LE FRONDEUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. J.-C. ROYOU.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 18 NOVEMBRE 1819.

Le masque du frondeur cache un ambitieux.



A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 8, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1819.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
	MM.
DORIVAL.	DAMAS.
LISIMON.	BAPTISTE aîné.
VALÈRE.	MICHELOT.
CLITANDRE.	FIRMIN.
JULIE.	Mlle BOURGOIN.
ERMINE.	Mlle DUPUIS.
LAFLEUR.	M. FAURE.

La Scène est à Paris, à l'hôtel de Lisimon.

LE FRONDEUR,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, VALÈRE, JULIE, ERMINE.

VALÈRE.

Ce moment souhaité, l'attendrons-nous toujours ?
Serons-nous vos cousins le reste de nos jours?
Eh! quand de notre sort les suprêmes arbitres
Voudront-ils nous laisser prendre de plus doux titres?
Je sens, à dire vrai, ma patience à bout.
Hors le jour de l'hymen ils conviennent de tout.
Que ne le fixent-ils?

JULIE.

Ah! mon futur beau-frère,
Modérez-vous, de grâce.

CLITANDRE.

Oui, calme-toi, Valère.

JULIE.

Depuis un mois, au plus, si vous calculez bien,
Fut arrêté l'accord de ce double lien.

VALÈRE.

Mais vous parlez d'un mois comme d'une journée.
Pour des cœurs bien épris, un mois est une année.

ERMINE.

Ne savez-vous donc pas qu'espérer c'est jouir?

VALÈRE.

Quand le bonheur est sûr, l'attendre c'est souffrir.

CLITANDRE.

Sans doute ; néanmoins...

VALÈRE.

Néanmoins, cher Clitandre,
Autant qu'il vous plaira, permis à vous d'attendre.
J'ai hâte, quant à moi, très hâte d'en finir.
Je suis pour le présent; d'un heureux avenir,
Julie et vous, goûtez la longue expectative.
Ermine a, comme moi, l'humeur un peu plus vive,
Et nous voudrions voir cesser notre tourment.

ERMINE.

Le mien seroit de voir un fat dans mon amant.

VALÈRE.

Je dis la vérité. Trève d'hypocrisie.

JULIE.

Mon père est inquiet. J'en ai l'âme saisie.
L'allégresse commune est pour lui sans appas.
Il a quelques soucis que je ne connois pas,
Que je voudrois connoître.

ERMINE.

Oh! j'en sais quelque chose.

CLITANDRE.

Voyons, instruisez-nous.

ERMINE.

J'en soupçonne la cause;
Je ne dois pas la dire.

VALÈRE.

Et moi, je la dirai.
Il est très-mécontent, tout va contre son gré.
On a donné déjà deux ou trois ministères;
Rien pour lui. Son humeur déroute nos affaires,
Et les siennes peut-être. Avec emportement
Il parle de la cour et du gouvernement;
Et j'en tire pour nous un augure sinistre.
Nous serons mariés quand il sera ministre.
Vous voyez, mes amis, s'il en prend le chemin.

CLITANDRE.

C'est celui de sa terre, où peut-être demain
On pourra le prier, pour unique vengeance,
D'aller se consoler du bonheur de la France.

JULIE.

Eh! que faire à cela, si ce n'est d'en gémir?

VALÈRE.

Votre tranquillité, d'honneur, me fait frémir.
Il faut incessamment, à force de suppliques,
Détacher notre hymen des affaires publiques.
De ces grands intérêts je me remets au ciel.
Mais nous, soyons heureux; voilà l'essentiel.
Tâchons de désarmer cet oncle atrabilaire.

CLITANDRE.

Je pense qu'il faudroit laisser parler mon père.
Il saura mieux que nous trouver le bon moment.

VALÈRE.

Oui, je vais l'en prier. Le voici justement.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LISIMON.

VALÈRE.

Mon père, vous voyez l'orateur de la troupe.
Notre barque joyeuse avoit le vent en poupe.
Elle alloit aborder, lorsque mal à propos
L'ouragan la rejette à la merci des flots.
Rendez à vos enfans l'espoir et le courage;
Prenez le gouvernail; sauvez-nous du naufrage.

LISIMON.

C'est mon intention; et j'espère très fort,
Mes enfans, que bientôt nous toucherons au port.
J'y mettrai tous mes soins. Ce double mariage,
Projeté dès long temps, est surtout mon ouvrage.
Son accomplissement remplira tous mes vœux;
Et je n'en forme plus, si je vous vois heureux.

JULIE.

Combien nous le serons d'avoir un si bon père!

LISIMON.

Sortez tous, mes enfans. Je vois venir mon frère.
Il croiroit que l'on trame ici quelques complots.
De sa bile je veux essuyer seul les flots.

SCÈNE III.

DORIVAL, LISIMON.

DORIVAL.

On s'en va, fais-je peur? D'où vient que l'on m'évite?
Pourroit-on m'expliquer cette soudaine fuite?

LISIMON.

Oui. Sur leurs intérêts voulant te consulter,
Cher Dorival, j'ai cru devoir les écarter.

DORIVAL.

Lisimon, vas-tu donc me rompre encor la tête
De noces, de festins et de projets de fête?
C'est bien prendre son temps.

LISIMON.

Mais je le crois ainsi.

DORIVAL.

Quoi! tu ne vois donc pas ce qui se passe ici?

LISIMON.

Je vois que tout est bien.

DORIVAL.

Admirable, sans doute :
L'honneur compté pour rien, le mérite en déroute,
Le service oublié, la vertu sans appui,
Le fripon d'avant hier honnête homme aujourd'hui,
Les talens méconnus, l'intrigue, la bassesse
Ravissánt les emplois, les biens et la noblesse,
Voilà, certe un tableau fait pour nous imposer.
J'ai tort de n'être pas en train de m'amuser.

LISIMON.

Tout frappe tes regards sous des aspects sinistres;
Mais considère un peu le destin des ministres :
Il s'offre pour remplir l'emploi le plus commun
Dix hommes de mérite; on n'en peut prendre qu'un.

DORIVAL.

Et, pour fuir l'embarras d'un choix trop difficile,
Tu sais que d'ordinaire on prend un imbécile.

LISIMON.

Tu fais là le plaisant assez mal à propos.
Permets-moi d'achever, j'aurai dit en deux mots.

Voilà neuf mécontens, non compris les stupides,
Qui se prisent le plus et sont les plus avides.
Quel vacarme ! quels cris ! c'est alors qu'il faut voir
Comme on traite les gens revêtus du pouvoir.
Je voudrois pour beaucoup qu'on te mît à leur place.

DORIVAL, *à part.*

Je le voudrois aussi.

LISIMON.

Bientôt, pour toute grâce,
Demandant ton congé....

DORIVAL.

Non. Je m'y prendrois mieux.
Je saurois imposer silence aux envieux.
Bravant des protecteurs la cohorte funeste,
Ami du vrai talent, de la vertu modeste,
J'irois les déterrer dans leurs réduits obscurs.
Ils sont des grands emplois les appuis les plus sûrs.
Un mauvais choix souvent attire une disgrâce.
Que de sots protégés font choir de gens en place !

LISIMON.

Nous les critiquons tous, et nous ferions comme eux.

DORIVAL.

Tout vous paroît charmant.

LISIMON.

Et tout vous semble affreux.

DORIVAL.

J'ai tort ; et reconnois mon extrême injustice.
Nous sommes trop heureux. Il nous manquoit un vice ;
Un seul, je crois.

LISIMON.

Lequel ?

DORIVAL.

L'hypocrisie.

LISIMON.

Eh bien!

DORIVAL.

Maintenant, grâce au ciel, il ne nous manque rien;
Et c'est ainsi qu'on a remplacé le scandale;
Mille êtres immoraux nous prêchent la morale,
On ne voit, d'autre part, qu'un tas de flagorneurs,
Que gens déshonorés qu'on accable d'honneurs,
S'attachant au pouvoir, jamais à la personne,
Estimant l'or très-bon, quelque main qui le donne,
Et n'estimant que lui. Sur les murs du palais
Si vous jetez les yeux, sont-ils plus satisfaits?
Qui ne frémiroit pas des jugemens contraires
Qu'on voit sortir souvent des mêmes sanctuaires?
Quels sont ces tribunaux dont dépend notre sort?
L'un vous juge innocent, l'autre digne de mort.
De quel côté le droit, et du quel l'injustice?
Ils peuvent prononcer au gré de leur caprice,
Ou suivant leur instinct; et s'il est en défaut,
La méprise vous peut mener à l'échafaud.
D'autres fois à l'excès on porte l'indulgence.
Un lâche assassinat paroît sans conséquence.
L'accusé l'a, dit-on, commis sans y penser.
Absous tout d'une voix, il va recommencer.
Mais laissons le palais. Courons à la séance
Où nos grands orateurs font assaut d'éloquence.
Ah! grand Dieu! que j'y vois de bavards assommans,
Rhéteurs fastidieux, hérissés d'argumens,
Qui, brûlant d'étaler leur faconde importune,
Vingt fois en un seul jour assiégent la tribune.

Le talent disparoît. L'éclair du bel-esprit
Sans chaleur étincelle, et la verve tarit.
Nos Racines nouveaux, nos modernes Corneilles
Le long des boulevards étalent leurs merveilles.
Leur scène est dans un antre, ou dans un cabaret,
Et souvent le héros est un coupe-jarret.
Tout dégénère enfin, se corrompt, ou se rouille.
Les beaux-arts sont tout prêts de tomber en quenouille.
Le sexe brille seul à la cour d'Apollon.
On le voit chaque jour dans le sacré vallon,
Fatiguant les échos par ses chants romantiques,
De Pégase aux abois presser les flancs étiques.

LISIMON.

Mon frère, c'est très-bien. La férule à la main,
Tu gourmandes ainsi le pauvre genre humain.
Mais quelquefois, lassé de tant de médisances,
Il rejette sur toi les traits que tu lui lances.

DORIVAL.

Tu me ferois plaisir de ne me rien cacher,
Mon frère; que peut-on, dis-moi, me reprocher?

LISIMON.

Peu de chose. Et pourtant brisons là, je t'en prie;
Sur ses propres défauts nul n'entend raillerie.

DORIVAL.

Pour moi, je suis pétri d'un tout autre limon;
L'amour-propre chez moi ne tient pas le timon;
J'ai su me préserver d'une telle foiblesse;
Et lorsque j'ai des torts, j'aime qu'on me redresse.
Parle donc franchement. Parle.

LISIMON.

Oui, pour t'irriter.

DORIVAL.

Cette crainte commence à m'impatienter.

LISIMON.

Enfin, résolument tu le veux.

DORIVAL.

Oui, te dis-je,
Lisimon, l'amitié t'en conjure et l'exige.

LISIMON.

Il faut céder. Eh bien, en tous lieux sont vantés
Les solides talens, les grandes qualités
Qui semblent t'appeler aux places éminentes;
Mais on ne peut souffrir les plaintes éclatantes
Dont tu vas fatiguant la ville et les faubourgs
Sur la légèreté, l'aveuglement des cours,
Sur ce qu'ici l'on manque à te rendre assez vite
La justice qu'on doit à ton rare mérite.
Cet excès d'amour-propre en ternit bien l'éclat.
« Il se croit nécessaire au bonheur de l'Etat,
» Dit-on, ou bien plutôt au salut de la France.
» Il croit connoître tout : la guerre, la finance,
» Le commerce, les arts, et la prose et les vers.
» Il décide sur tout, et souvent de travers.
» A trouver tout mauvais déterminé d'avance,
» Ce qu'il dit n'est souvent rien moins que ce qu'il pense.
» Jaloux de toute gloire, il blâme tel écrit
» Dont il vouloit bien cher payer le manuscrit.
» Les grâces, la beauté, les saphos de notre âge
» Ne sont pas à l'abri de son humeur sauvage.
» Les égards qu'on leur doit lui semblent inconnus,
» Et comme Diomède, il eût blessé Vénus.

» Au théâtre il refuse, en ses jours de colère,
» A Talma l'énergie, à Mars le don de plaire (1).
» Ses burlesques arrêts n'excitent que les ris.
» Mais de douleur souvent il fait pousser des cris,
» Enfonce avec fureur les traits de la satire,
» Et ne sauroit parler si ce n'est pour médire.
» Que s'il étoit en place, ah! tout iroit au mieux.
» Le masque du frondeur cache un ambitieux.
» Suivant les lieux, les temps, il sait changer de style,
» Et flatter à la cour, comme il fronde à la ville.
» On dédaigne l'encens qu'il y va prodiguer,
» Et c'est toujours sans fruit qu'on le voit intriguer.
» De n'être point aimé faut-il donc qu'il s'étonne?
» Personne ne lui plaît; il ne plaît à personne. »
Voilà ce que l'on dit.

DORIVAL.

Voilà de sots propos.

LISIMON.

Sans doute, et bien peu faits pour troubler ton repos.

DORIVAL.

Tu pouvois te passer très-fort de les redire.

LISIMON.

Tu viens de l'exiger, et même avec empire;
Il falloit bien se rendre enfin à ton désir.

DORIVAL.

Et mon frère l'a fait avec un grand plaisir.
C'est être officieux.

LISIMON.

Laissons là ces misères,
Dorival, et parlons un peu de nos affaires.

(1) Voyez la note à la fin.

Sais-tu que tes délais font quatre malheureux?
Quatre, sans me compter; car je souffre comme eux.
Sais-tu bien que malgré l'ardeur qui les inspire,
Ces enfans n'ont bientôt plus grand'chose à se dire.
Tout s'épuise à la fin. Je crois, pour varier
Leur situation, qu'il faut les marier.
Qu'en dis-tu ?

DORIVAL.

Je n'ai point de secret pour mon frère;
J'apprends qu'un ami sûr me pousse au ministère;
On en donne aujourd'hui deux des plus éclatans,
Et mon sort décidé, je songe à nos enfans.

LISIMON.

Eh! pour t'en occuper, qu'as-tu besoin d'attendre?
Leur hymen d'un emploi devroit-il donc dépendre?

DORIVAL.

On attendra fort peu. Voici bientôt l'instant
Où je dois recevoir un avis important.
De ce qu'on m'apprendra j'aurai soin de t'instruire,
Agréable, ou fâcheux, je reviens te le dire.

SCÈNE IV.

LISIMON, *seul.*

Voilà nos mécontens! nos éternels frondeurs!
Ils sont tous dévorés de la soif des grandeurs.
Quoique du bien public ils vous parlent sans cesse,
Le soin de leur fortune est le seul qui les presse.

SCÈNE V.

LISIMON, VALÈRE.

VALÈRE.

Les autres soupirans vers vous m'ont député;
Mon père, pour savoir ce qui s'est agité,
Ce que mon oncle a dit dans votre conférence,
Enfin si nos amours ont eu bonne audience.

LISIMON.

Vous dépendrez du sort de son ambition :
Satisfaite, avec joie il voit votre union;
Trompée, il nous faudra vivre encor d'espérance,
Mon fils, et nous munir d'un peu de patience.

VALÈRE.

Quoi! du bonheur des siens seroit-il donc fâché?

LISIMON.

Non; mais il n'en est pas peut-être assez touché.
Le sien va le premier.

VALÈRE.

Eh, n'est ce pas le même?

LISIMON.

Si nous pensons ainsi, ce n'est pas son système.
Il revient affectant un air très sérieux;
Mais, malgré lui, la joie éclate dans ses yeux.
Tout le monde le suit.

SCÈNE VI.

DORIVAL, *une lettre à la main.* LISIMON, CLITANDRE, VALÈRE, JULIE, ERMINE.

LISIMON.

Que vous dit cette lettre?
Etes-vous satisfait?

DORIVAL.

Autant qu'on le peut être
Quand on est menacé d'un glorieux fardeau.
Tenez, lisez.

LISIMON, *lisant.*

« Ce jour doit vous sembler bien beau.
» Vous allez obtenir la plus insigne grâce :
» On nomme ce matin à l'une et l'autre place;
» On n'a sur votre compte entendu qu'une voix;
» Vous êtes propre à tout, et vous aurez le choix.
» Vous allez diriger la guerre ou la finance.
» J'en suis ravi pour vous, et surtout pour la France.
» Valmore...... »

VALÈRE.

Enfin, enfin nous épousons.

DORIVAL.

Bientôt.

VALÈRE.

Bientôt!

LISIMON, *à son frère.*

Eh, voilà donc ta censure en défaut!
Accuse encor la cour de brigues, de caprices,
Et peins nous tous ses choix comme autant d'injustices.
Je te plains. Te voilà sans moyens de fronder.

DORIVAL.

Il faut voir s'ils auront l'esprit de me garder.
Le courtisan malin, dans son humeur volage,
S'amuse quelquefois à briser son ouvrage.
Je te l'ai déjà dit, et le redis encor,
De bonté, de vertus, le maître est un trésor,
Ainsi que tous les siens. Mais il ne peut tout faire,
Les confidens, hélas! sont un mal nécessaire.
Pour de si grands travaux il faut bien du secours;
Et l'intrigue à l'affût se glisse dans les cours.
Attendons.

LISIMON.

C'est bien dit. Mais, quoi qu'il en advienne,
Unissons sans délai ta famille et la mienne.

DORIVAL.

C'est très-fort mon projet.

LISIMON.

Que ce soit dès demain.

VALÈRE.

Pourquoi pas aujourd'hui?

CLITANDRE.

Sans doute.

DORIVAL.

De quel train
Vous allez, mes amis, avant que la nouvelle
De ma promotion soit même officielle!
Cette heureuse alliance aura bien plus d'éclat
Quand j'aurai pris ma place au timon de l'Etat.
J'ai le dessein d'en faire une superbe fête,
Et d'avance j'en ai tout le plan dans la tête.

DORIVAL.

Mon cher oncle, l'éclat ne fait point le bonheur.

VALÈRE.

Il y nuit quelquefois.

LISIMON.

Enfin, si par malheur,
Mon frère, tu voyois tromper ton espérance,
Nouveaux délais.

DORIVAL.

Non, non; j'en donne l'assurance,
Mon destin, quel qu'il soit, fixé décidément,
Cette affaire ne souffre aucun retardement.

VALÈRE.

Vous ne concevez pas combien elle est pressée.

DORIVAL.

Des soins plus importans occupent ma pensée.
J'ai dit mon dernier mot, il faut s'y conformer.
Serviteur. Lisimon, tâche de t'informer
De ce que l'on peut dire à la cour, à la ville.
Malgré ce qu'on m'écrit, je ne suis pas tranquille.

LISIMON.

Oui, mon frère, j'y cours.

SCÈNE VII.

CLITANDRE, VALÈRE, JULIE, ERMINE.

VALÈRE.

Oh! si notre bonheur
N'en devoit pas souffrir, je voudrois, en honneur,
Voir son ambition, si ce n'est ruinée,
Du moins, pour le punir, quelqne temps ajournée.

CLITANDRE.

Il le mériteroit, il le faut avouer.
C'est de nos intérêts trop long-temps se jouer,
Etre trop personnel.

JULIE.

Et vous aussi, Clitandre!
L'humeur dans votre bouche a droit de me surprendre,
On peut bien la passer à Valère; mais vous,
Je vous ai toujours vu si résigné, si doux!

CLITANDRE.

Que voulez-vous, Julie? avec la patience !
Ce mot m'est échappé. Pardonnez l'imprudence
En faveur du motif.

JULIE.

De bon cœur j'y consens.
Mais respectez mon père. Il aime ses enfans.

ERMINE.

Assez.

JULIE.

Dites beaucoup.

VALÈRE.

Il s'aime davantage.

JULIE, *sortant.*

De l'entendre blâmer je n'ai pas le courage.

VALÈRE.

On vous suit; apaisez ce courroux généreux;
Et permettez du moins la plainte au malheureux.
Mais, que nous veut Lafleur?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Vous dire que mon maître
Forme quelque projet, fâcheux pour vous peut-être;

Que monsieur Dorival paroît fort en souci;
Que, peut-être demain, nous délogeons d'ici.

CLITANDRE.

Comment! que dis-tu là? d'où peux-tu le conclure?

LAFLEUR.

J'ai vu certains apprêts de fort mauvais augure;
Je me suis hasardé de demander pourquoi;
On m'a dit brusquement: « Eh! que t'importe à toi? »
On pourroit bien avoir, Monsieur, ne vous déplaise,
Ses affaires de cœur, et l'on seroit bien aise
De ne pas décamper sans dire un mot d'adieux.

VALÈRE.

Mon oncle a répondu...

LAFLEUR.

Par un geste odieux.
Je vois dans tout ceci quelque chose qui cloche,
Et pour les deux hymens je crains une anicroche.

VALÈRE.

Allons nous-mêmes voir si le pressentiment
Dont Lafleur nous alarme a quelque fondement.

SCÈNE IX.

LAFLEUR, *seul.*

Mais, monsieur Dorival, qu'est-ce qui vous tourmente?
Il vient, s'en va, revient, et tout l'impatiente.
Qu'a-t-il donc dans la tête? Oh! très-certainement
Quelque grand intérêt le met en mouvement.
Oui, oui, c'est cela même. Il se pourroit bien faire
Que l'on songeât à lui pour quelque belle affaire.

Sans doute; et l'on pourroit beaucoup plus mal choisir.
Il est vrai qu'à blâmer il met tout son plaisir.
Rien n'est bien comme il est, rien du tout, à l'entendre;
Et sans cesse à la cour, il en dit pis que pendre;
Je ne crois pas pourtant qu'il se soit rien permis
Si ce n'est tête à tête avec quelques amis.
Néanmoins un peu trop peut-être il se hasarde.
Il peut se rencontrer une langue bavarde.
Que j'en serois fâché! quelle perte pour moi!
Tout le monde à présent court après un emploi;
On ne veut plus d'état. Une troupe imbécile
Chez les moindres commis est toujours à la file.
Je crois déjà me voir dans un large fauteuil,
Caressant l'un d'un geste, et l'autre d'un coup d'œil,
Avare de mes mots, m'énonçant par sentences,
Et comme un autre enfin donnant mes audiences.
S'il vaque cent emplois, dix mille concurrens.
Quand je ne taxerois chacun d'eux qu'à six francs,
Voilà vingt mille écus. Mais je bats la campagne,
Et m'amuse à bâtir des châteaux en Espagne.
Notre homme n'a rien eu du tout jusqu'aujourd'hui,
Et le vent du bureau ne souffle pas pour lui.

SCÈNE X.

DORIVAL, LAFLEUR.

DORIVAL.

Mon frère est-il rentré?

LAFLEUR.

Non, Monsieur.

DORIVAL, *à demi voix.*

Qu'est-ce à dire?

LAFLEUR.

Qu'il est toujours dehors.

DORIVAL, *avec humeur.*

Va t'en.

LAFLEUR.

Je me retire.

Quelqnes coups insolens pourroient m'être appliqués,
Et mes vingt mille écus sont mal hypothéqués.

DORIVAL.

Où vas-tu donc?

LAFLEUR.

Eh quoi! vous oubliez...

DORIVAL.

Demeure.

(*Il écrit.*)

Tiens, va, cours chez Valmore, et reviens tout à l'heure
M'apporter sa réponse.

LAFLEUR.

Et s'il n'est pas chez lui?...

DORIVAL.

Il y sera.

LAFLEUR.

Mais...

DORIVAL.

Pars. Il m'excède aujourd'hui.
Ce butor s'étudie à me mettre en colère.
Mais que fait donc Valmore, et que devient mon frère?
D'un chimérique espoir me serois-je flatté?
Je ne sais plus qu'en croire. Oh! non en vérité;
Je m'y perds. Cependant on sait bien que Valmore
N'est pas un étourdi. Patientons encore.

Non, de m'inquiéter j'ai trop juste sujet.
Ni visite aujourd hui, ni lettre, ni billet.
Ah! si la chose avoit même quelque apparence,
A ma porte déja j'aurois toute la France.
Du bon sens des faiseurs j'avois trop présumé
Quand j'ai cru sottement que l'on m'avoit nommé.
A quoi pensois je donc? Etoit-il vraisemblable
Que ces gens eussent pu faire un choix raisonnable?
C'eût été le premier.

SCÈNE XI.

DORIVAL, LISIMON.

DORIVAL.

A la fin te voici,
Mon frère! Hé bien, dis moi, tout est-il éclairci?
Valmore étoit trompé, n'est il pas vrai?

LISIMON.

J'en doute,
Et très fort.

DORIVAL.

Comment donc! il se pourroit?.....

LISIMON.

Ecoute.
L'espoir le plus flatteur paroît t'être permis.
Je n'ai trouvé partout que des regards amis,
Qu'un accueil caressant, et sur tous les visages
J'ai lu dans le palais de fortunés présages.
De leurs empressemens mille gens m'ont comblé.
Leurs noms s'offroient à peine à mon esprit troublé.

En sortant du château, j'ai parcouru la ville.
A présent, m'a-t-on dit, on peut être tranquille.
Vous serez le patron de tous les gens d'honneur,
Et le bonheur d un seul est le commun bonheur.
J'ose compter sur vous.

DORIVAL.

Ce que tu dis m'étonne,
Et même au dernier point; je ne voyois personne :
Je croyois tout perdu. Mais j'aperçois Lafleur.

SCÈNE XII.

LISIMON, DORIVAL, LAFLEUR.

DORIVAL.

Valmore est-il chez lui? m'écrit il?

LAFLEUR.

Oui, Monsieur;
Non, Monsieur.

DORIVAL.

Quoi! faquin!

LAFLEUR.

De grâce, point d'injure.
Ce que je vous ai dit est la vérité pure.
Il est à son hôtel, et n'écrit point; il vient.

DORIVAL.

Oh! tu fais le plaisant. Je ne sais qui me tient...

LAFLEUR.

J'allois vous annoncer une bonne nouvelle,
Monsieur; vous vous fâchez, soit. Je la garde.

DORIVAL.

Eh! quelle?

LAFLEUR.

Ce n'est rien. Votre humeur est très-fort de saison.
On sait bien que je n'ai ni rime ni raison.

DORIVAL.

Maraud, c'est trop long-temps provoquer ma colère,
Et tu mériterois mille coups d'étrivière.
Qu'as-tu su? Parle.

LAFLEUR.

Hé bien, puisqu'il faut donc parler,
Malgré moi (je ne puis vous le dissimuler),
Je vous dirai, Monsieur, sans aucun commentaire,
Sans préambule aucun, de peur de vous déplaire,
Que si l'on croit les bruits courant de tout côté,
Bruits qui parfois, d'accord, manquent de vérité,
Mais qui sont aujourd'hui semés de telle sorte
Qu'au moins leur vraisemblance est on ne peut plus forte.

DORIVAL.

Finiras-tu, bourreau?

LAFLEUR.

Si l'on en croit ces bruits,
Répandus par des gens qui doivent être instruits,
On vient de donner l'un, puis l'autre ministère.

LISIMON.

A qui?

DORIVAL.

Réponds.

LAFLEUR.

C'est là qu'est le bon de l'affaire.

DORIVAL.

Il ne le dira point.

LAFLEUR.

Ah! Monsieur, permettez

Que j'ose prendre part à vos félicités.
On nomme, et c'est un choix qui plaît à tout le monde...

DORIVAL.

Qui?

LAFLEUR.

Deux de vos amis.

DORIVAL.

Que le ciel te confonde!

LISIMON.

Sur un bruit fort douteux je te vois alarmé.
Qui t'a dit que Lafleur soit si bien informé?
Des propos de valets qu'entend un imbécile,
Sont-ils donc après tout paroles d'Evangile?

LAFLEUR.

Je tombe de mon haut. J'accours, pensant ici
Répandre l'allégresse, et l'on me traite ainsi!

DORIVAL.

Le nom des deux élus?

LAFLEUR.

Oh! c'est ce que j'ignore.

DORIVAL.

Tu les dis mes amis.

LAFLEUR.

Chez monsieur de Valmore
On le disoit tantôt.

DORIVAL *lui fait signe de sortir. Il sort.*

Ah! le sot animal!
Mon ami ne vient point, et j'en augure mal.
Mais voici son laquais. A l'air de son visage
Je vois qu'il est porteur d'un fort triste message,
Que Valmore a voulu s'épargner la douleur

De me venir lui même annoncer mon malheur.
(*Au laquais qui porte une lettre.*)
Donne.

LISIMON.

Tu prends plaisir à te mettre au supplice.
Moi, j'espère.

DORIVAL, *lisant.*

« On te fait une atroce injustice.
» En ta faveur déjà tout étoit arrangé;
» C'est sûr. En un clin d'œil, mon cher, tout a changé.
» Des méchans t'ont dépeint comme un atrabilaire,
» Comme un censeur jaloux, violent, téméraire,
» Dont l'unique plaisir est de tout contrôler.
» QU'IL RESTE SPECTATEUR; IL POURRA NOUS SIFFLER,
» A-t-on dit, PUISQUE C'EST SA VOLUPTÉ SUPRÊME.
» IL FAUT LUI PROCURER L'AMUSEMENT QU'IL AIME.
» Il m'est bien démontré que de traîtres échos
» Ont redit quelques uns de tes piquans bons mots. »
Valmore.

LISIMON.

Les voilà bien payés!

DORIVAL.

L'espérance déçue
Au moment du succès, est un coup de massue.
J'en suis abasourdi. Ma foi, tant pis pour eux
Au surplus. Mais qui sont les concurrens heureux?
Voyons.

(*Il continue de lire.*)

Dupuis! Rinval! Ces choix sont admirables!
Des gens sans caractère, et de plus, incapables.
Que j'aurai de plaisir à les voir opérer!
Nous sommes déjà mal. Nous allons empirer.

LISIMON.

Mieux vaudroit n'être pas vengé de cette injure.
Mais fort heureusement les arts, l'agriculture,
Le commerce, les lois, tout prospère et fleurit.
Je ne vois nulle part le mal qui vous aigrit.

DORIVAL.

Lisimon, c'est ainsi que juge le vulgaire.
Vous, qui n'en êtes point, croiriez-vous nécessaire
A l'Etat, au monarque, à sa sécurité,
Que le peuple éprouvât tant de félicité?

LISIMON.

Mais en ce genre donc l'excès est-il possible?

DORIVAL.

Il l'est très-fort, mon cher, et la chose est sensible.
On ne songe à présent qu'à d'utiles travaux.
La paix à l'industrie ouvre tous les canaux;
Eh! qui peut ignorer qu'une extrême opulence
Doit engendrer bientôt l'esprit d'indépendance,
Qu'une soif dévorante est le produit de l'or,
Que quand on en regorge, on en désire encor,
Que rien ne satisfait un peuple insatiable,
Que par son bonheur même il devient misérable?

LISIMON.

Tu veux plaisanter.

DORIVAL.

Non. La médiocrité,
Voilà ce qu'il lui faut. Tant de prospérité,
Tout ce luxe de biens, que la paix nous apprête,
Ne peut que l'éblouir, et lui tourner la tête.

LISIMON.

De ces maximes-là je reste confondu.

DORIVAL.

Rien n'est plus vrai pourtant, et l'Etat est perdu
Par ce calme subit dont la douceur traîtresse
Eteindra le courage au sein de la mollesse.
Cette sérénité me cause un juste effroi.
Le peuple avoit besoin d'un homme tel que moi.

LISIMON.

Il n'en a nul besoin. Il lui falloit un père;
Le ciel nous a rendu cet appui tutélaire.
Si nous avions encor quelque chose à souffrir,
Des maux qu'il n'a point faits il sauroit nous guérir.
Repose toi sur lui du destin de la France,
Et ne crains pas de voir périr notre vaillance;
Va, c'est le feu sacré qui dans les cœurs français,
Tant qu'ils palpiteront, ne s'éteindra jamais;
Des Bourbons c'est toujours le brillant apanage;
Elle anime chez eux et tout sexe et tout âge.
Tu n'as pu l'oublier. A l'Univers surpris
Des exemples anciens et récens l'ont appris.
Va, la mollesse ici n'aura jamais d'esclaves;
Nous pouvons cesser d'être, et non pas d'être braves.

SCÈNE XIII.

LISIMON, DORIVAL, CLITANDRE, VALÈRE, JULIE, ERMINE.

ERMINE, *à Dorival.*

La fortune à la fin comble donc vos souhaits!
O jour heureux pour nous! j'implore vos bienfaits,
Mon père, pour le fils de ma bonne nourrice.

JULIE.

Ah! que des malheureux je sois la protectrice,
C'est l'unique faveur où prétendent mes vœux.

DORIVAL.

Que viens-tu me parler ici de malheureux?
C'est bien moi qui le suis.

ERMINE.

La finance et la guerre
Etoient à votre choix.

DORIVAL.

On me laisse ma terre
Où je vais consumer le reste de mes ans,
Pour n'être pas témoin des sottises du temps.

CLITANDRE.

Oui, laissez le fardeau des affaires à d'autres,
Mon cher oncle, et vivez pour vous et pour les vôtres.

JULIE.

La douleur s'adoucit par le calme des champs;
Vous oublîrez la vôtre aux bras de vos enfans.

VALÈRE.

C'est là qu'est le bonheur, sans frais, sans étalage,
Et rien n'est plus touchant qu'une noce au village.

DORIVAL.

Vous êtes assuré de ce plaisir si doux;
Mais non pas pour demain; nous partirons sans vous.

VALÈRE.

Mon oncle...

CLITANDRE.

Permettez.

DORIVAL.

Instance superflue.
Il faut vous résigner. La chose est résolue.
Adieu.

(*Il sort.*)

LISIMON (*avant de le suivre*).

Je vais tâcher d'adoucir cette humeur,
Et de le ramener.

SCÈNE XIV.

CLITANDRE, VALÈRE, JULIE, ERMINE.

VALÈRE.

Je suis d'une fureur.
Il faut prendre un parti.

CLITANDRE.

Que veux-tu que l'on fasse?

VALÈRE.

Un coup de notre tête. Il faut payer d'audace.
Oui, ne nous laissons pas sottement accabler.

JULIE.

Quel air! et quel discours! Vous me faites trembler.

CLITANDRE.

Voyons; explique toi, sans tarder davantage.

VALERE.

(*A Julie et à sa sœur.*)

Oh! c'est bien mon dessein. Avez-vous du courage
L'une et l'autre?

ERMINE.

Pourquoi?

VALÈRE.

Le moyen d'achever,
Et le moyen unique, est de vous enlever.

ERMINE.

Ce seroit un roman.

JULIE.

Bon ! Valère plaisante,
Ma sœur; une folie aussi déshonorante
Ne se pourroit jamais proposer autrement.

CLITANDRE.

Sans doute.

VALÈRE.

C'est, ma foi, très-sérieusement
Que j'ouvre cet avis, que j'invite à le suivre.
S'il est des gens fâcheux, qu'on leur apprenne à vivre.
De ce tour après tout quel mal résultera?
Des prudes vont crier, et le monde en rira.
Il dira : c'est bien fait.

JULIE.

Oui; d'affliger un père
De flétrir ses vieux ans, d'exciter sa colère,
Et de fouler aux pieds sans crainte et sans pudeur
Les lois de la nature et celles de l'honneur.

ERMINE.

Oh! vous prenez, ma sœur, les choses au tragique.

VALÈRE.

Moi, je ne voyois là qu'un incident comique,
Un moyen un peu vif, deux hymens impromptu.
Ce seroit, suivant vous, outrager la vertu;
Il n'y faut plus penser. Armons-nous de constance;
Puisque vous l ordonnez, aimons sans espérance.
Car, avant de vouloir couronner notre amour,
Votre père attendra les faveurs de la cour,
Qui pourroient n'être point le prix de ses murmures,
De son humeur caustique, enfin de ses injures.

CLITANDRE.

A vous dire le vrai, ma foi, je le crains bien.

JULIE.

Vous le connoissez mal. Non : il n'attendra rien
Pour terminer au gré de votre impatience
Les fortunés liens de la double alliance.
Il vient.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LISIMON, DORIVAL, CLITANDRE, VALÈRE, JULIE, ERMINE.

DORIVAL, *à Lisimon.*

Vous le voulez. Je cède sur ce point,
Mariez ces enfans; mais je n'y serai point.

LISIMON.

Leur bonheur...

DORIVAL.

M'est bien cher. Cependant je confesse
Que rien en ce moment ne vaincroit ma tristesse.
Je la veux exhaler seul au fond de mes bois.
Vous me rejoindrez tous dans trois ou quatre mois.

JULIE.

Oh ciel! y songez-vous? Nous n'avons plus de mère,
Hélas! depuis long-temps; et loin des yeux d'un père
Qui nous délaisseroit, nous irions aux autels
Et faire et recevoir des sermens solennels!
Tandis qu'à des chagrins votre cœur est en proie,
Vos enfans pourroient-ils se livrer à la joie?
Calmer vos déplaisirs est leur unique soin.
C'est de votre bonheur que nous avons besoin.

En quelque lieu du monde où vous désiriez vivre,
Ne nous refusez pas la grâce de vous suivre;
Mon père, vos enfans l'implorent à genoux.

DORIVAL.

Soit; mais pas de cousins.... Il me faut..... des époux (1).
Je ne résiste point au bon cœur de Julie.
Nous partirons demain. Ce soir, on se marie.
J'en suis, et pour jamais serviteur à la cour.

LISIMON.

Mon frère, avant deux mois y sera de retour.

DORIVAL.

Non, c'est bien résolu. N'attendant plus rien d'elle,
A ma franchise au moins je resterai fidèle,
Sans crainte des jaloux, sans courir de danger,
De ses torts envers moi je pourrai me venger.
Je vous ferai sentir ses fautes, ses méprises,
Et de nos Phaétons voyant les balourdises,
L'orgueil, les faux calculs, les défauts, les travers,
Vous direz: « Quelles mains gouvernent l'univers! »

LISIMON.

Le dépit aujourd'hui te domine et t'inspire.
Va, va, l'ambition reprendra son empire.
Tu n'as pas fait fortune au métier de frondeur.
Quitte un rôle odieux qui t'a porté malheur.
En tout genre, crois-moi, la meilleure manière
De critiquer autrui, ce seroit de mieux faire.

(1) Il y a ici un jeu de théâtre à observer: les acteurs doivent paroître tour à tour, désolés, singulièrement attentifs et joyeux. Après ces mots: *Pas de cousins*, tous s'attristent. Après *Il me faut*, ils prêtent une attention expressive. Après *des époux*, ils font éclater leur joie.

NOTE.

(1) Il y avoit d'abord :

Aux premiers des talens le talent de lui plaire.

Nous avons cru que le vers substitué peignoit avec plus de précision le caractère d'un frondeur, en lui faisant refuser à deux acteurs célèbres des qualités que tout le monde leur accorde. Mais la modestie de MM. les comédiens s'est, dit-on, sentie un peu alarmée d'entendre cet éloge, tout foible qu'il est, dans la bouche d'un des leurs. Cependant Boissy, dans ses *Etrennes*, fit et répéta un éloge beaucoup plus étendu de Mlle Gaussin. Cette nouveauté fut accueillie avec transport. Les représentations attirerent tant de monde, « que les comédiens, dit l'abbé de Laporte, eurent à peine » de la place pour jouer. » (Le théâtre étoit alors encombré de banquettes.) Dans *la Comédienne*, l'éloge de Mlle Mars a été reçu de même. A la vérité son nom n'y est pas prononcé, mais on y trouve son surnom de *Diamant*, que nous croyons lui avoir été donné par la Comédie elle-même, et qui est le dernier terme de la louange. Mlle Mars joue dans *la Comédienne*, et n'a pas de rôle dans *le Frondeur*.

Nous avions bien appris que quelques uns des acteurs de cette pièce craignoient pour le vers dont il s'agit; mais, pensant que leur crainte n'étoit que pour l'auteur, et, ne la partageant point, nous n'y fîmes aucune attention.

Si nous avions pu soupçonner un autre motif, nous eussions engagé la Comédie à laisser subsister la première version, apprise, et même répétée.

FIN.

